

notoire 🐛 la menace



**spectacle**

dans le cadre des exercices et menaces / une suite d'études scientifiques

## **Les guêpes du Panamá d'après Zigmunt Bauman**

**Création du 12 au 16 juin 2012  
à L'Echangeur / Bagnolet**

Un reportage sur un champ de bataille ...

Et une aventure intellectuelle vécue par un groupe de chercheurs de la Zoological Society de Londres, suite à leur étude au Panamá sur la vie sociale des guêpes ...

mise en scène **Thierry Bedard**

## Les guêpes du Panamá

### Note d'intention

exercices et menaces / une suite d'études scientifiques où s'accorde "le divertissement de société" à la violence des idées.

Un reportage sur un champ de bataille ...

« Le champ de bataille même où nous luttons pour découvrir de nouveaux modes de pensée adaptés au monde dans lequel nous vivons, ainsi qu'aux vies que nous y menons – comment penser ce monde et ces vies, comment penser à ce monde et à ces vies, comment penser pour ce monde et pour ces vies. »

Ce que nous raconte sur un mode jubilatoire Zigmunt Bauman (à 85 ans), est une simple introduction à une étude où il s'attelle à la lourde tâche de penser l'éthique dans notre monde contemporain.

Et de s'intéresser effectivement aux « insectes sociaux », du moins aux aventures d'une équipe de chercheurs londoniens, au combat avec des guêpes, abusés par leur raison, et ne s'en sortant que « grâce aux méthodes éprouvées de mise en conformité de preuves anormales avec l'image d'un monde ordonné » ... Ou comment essayer de comprendre le monde avec des *outils* à réformer, de toute urgence ! Une histoire délirante pour un monde qui ne l'est pas moins.

La conclusion, pour paraphraser bêtement ce qui est d'habitude de l'ordre du politique, est peut être une sorte de cri animal, du genre « nous sommes tous des guêpes du Panamá ! », en réaction à une pique douloureuse, mais salutaire ...

Car, comme le dit notre sociologue : « aujourd'hui, nous ressemblons tous - ou n'allons pas tarder à ressembler - aux guêpes du Panamá. Car plus précisément, c'est à ces insectes qu'il revient d'entrer dans l'histoire en tant que première entité sociale à laquelle s'applique un cadre cognitif émergent (un cadre qui reste à reconnaître et à approuver). Un cadre, en outre, dérivé de notre nouvelle expérience d'un cadre de cohabitation humaine de plus en plus hétérogène (sans doute à tout jamais), dérivé également du flou entourant la ligne de démarcation entre le dedans et le dehors, ainsi que de la pratique quotidienne de la gestion des différences. Il y a plus de deux siècles de cela, Kant prétendait qu'il serait un jour crucial pour l'espèce humaine de concevoir, d'élaborer puis de mettre en pratique des règles d'hospitalité mutuelle\* » ...

Ce qui semble d'actualité, et au moins de l'ordre d'une nécessité, dont il est très urgent de parler. Et, avec une ironie tout à fait désespérée.

Thierry Bedard

\* Ce philosophe rajoutait : « et ce pour la bonne raison que nous vivons à la surface d'une planète *sphérique* », ce qui me laisse vraiment perplexe ...

# Les guêpes du Panamá

## Note scénique

exercices et menaces / une suite d'études scientifiques où s'accorde "le divertissement de société" à la violence des idées.

Ce spectacle, créé dans le cadre des *Exercices et menaces*, est présenté dans une « salle de conférence » étonnante où de multiples écrans de cinéma sur pieds - de guerre - ne semblent être là que pour décliner leur inutilité (il est impossible en effet d'avoir accès aux études de la Zoological Society de Londres, qui protège ses sources, et n'a laissé aucun documentaire à projeter pour édifier le public passionné par les insectes sociaux – par ailleurs, les guêpes du Panamá, après avoir souffert d'être baguées, ont refusé violemment d'être filmées).

La vie de ces guêpes révoltées, sera donc raconté par un(e) « scientifique » très sensible à la « morale de l'histoire », et dans un rapport total d'identification à la bête, jusqu'à se prendre pour une sale guêpe, ou un gros bourdon - d'origine étrangère.

Une femme ou un homme sensible aussi évidemment à une musique électrique explosive et « bourdonnante » (difficile de trouver meilleure définition) d'un des groupes rock newyorkais des plus sauvages ...

## Distribution

Texte traduit par Christophe Rosson.

Introduction de l'ouvrage *L'Ethique a-t-elle une chance dans un monde de consommateurs ?* Climats / 2009

Mise en scène :  
Thierry Bedard

Jeu :  
Rebecca Finet

Musique :  
Sonic Youth

Création sonore :  
Jean Pascal Lamand

Création Lumière :  
Jean Louis Aichhorn

Scénographie :  
avec la complicité de Marc Lainé

Régie générale :  
Camille Mauplot

Régie son  
Clément Rose

## Production

notoire ✎ la menace / Paris. Domaine d'O / Montpellier. En co-réalisation avec L'Echangeur / Bagnolet.

## Les guêpes du Panamá

### Extrait du texte

*« En effet, quiconque cherche à comprendre le monde - notre monde actuel, d'apparence familière, mais jamais à court de surprises; qui nie aujourd'hui ce qu'il présentait comme vrai hier, sans toutefois garantir que ce que nous tenons pour vrai ce soir ne sera pas réfuté demain dès l'aube - se trouve en situation de conflit. Un conflit particulièrement âpre, pour une tâche angoissante, interminable. Un conflit qui ne prendra jamais fin ... »*

*La vie semble avancer trop vite pour que la plupart d'entre nous puissions la suivre - sans parler d'anticiper ses mouvements. Il n'est rien de plus risqué que de prévoir une stratégie et de s'y tenir. La prévision à long terme paraissant, quant à elle, carrément dangereuse. Les trajectoires de vie sont ressenties comme découpées en épisodes. Épisodes dont les liens qui les relient ne sont perceptibles, dans le meilleur des cas, que rétrospectivement. Il en va ainsi en particulier des liens de cause à effet, des liens de détermination entre les épisodes. La signification et la destination du voyage génèrent autant d'angoisse et d'appréhension que ce monde plein de surprises - cette vie ponctuée de « nouveaux départs » - nous promet de plaisirs.*

*Une fois insérés dans ce cadre, contraints d'agir à l'intérieur, nous ne tirons aucun bénéfice des « filets conceptuels » dont nous avons hérité, ou que nous avons appris à utiliser pour saisir les réalités insaisissables. Les vocabulaires que nous employons d'ordinaire pour décrire nos découvertes se révèlent, eux aussi, inopérants. Quantité de concepts et de termes par lesquels nous exprimons une signification à nous-mêmes ainsi qu'à autrui sont désormais frappés d'inutilité. Nous avons urgemment besoin de trouver un nouveau cadre. Un cadre qui pourra saisir notre expérience, l'organiser de manière à nous en montrer la logique et présenter le message - message jusqu'alors caché, illisible, ou sujet à erreurs d'interprétation.*

*Je vais tenter un premier pas vers la mise au point du cadre en question.*

*Pour bien comprendre, observons l'aventure intellectuelle vécue par un groupe de chercheurs de la Zoological Society de Londres. Ces éminents savants se sont rendus au Panamá afin d'étudier la vie sociale des guêpes. Les scientifiques avaient emporté tout un équipement technologique dernier cri, grâce auquel ils purent suivre, six mille heures durant, les évolutions de 422 guêpes appartenant à trente-trois nids.*

*De fait, depuis que l'expression « insectes sociaux » - catégorie comprenant les abeilles, les termites, les fourmis et les guêpes - a été créée puis popularisée, les zoologues les plus éminents partagent avec le commun des mortels une conviction rarement mise en question: la conviction selon laquelle la « sociabilité » des insectes se limite à leur nid. Au nid dans lequel ils ont éclos, dans lequel ils rapportent leurs butins et qu'ils partagent avec les autres membres de la ruche. La possibilité que certaines ouvrières - abeilles ou guêpes - franchissent une frontière entre deux nids, qu'elles abandonnent leur ruche de naissance pour en intégrer une autre, leur ruche de choix, cette possibilité, donc, passait pour incongrue. L'axiome voulait, au contraire, que, en pareil cas, les membres indigènes, et par conséquent « légitimes » du nid chassent le nouveau venu, et le suppriment en cas de résistance ... »*

## Zygmunt Bauman

### Entretien

Né en 1925, Zygmunt Bauman a gardé l'espérance. Il aurait pourtant eu mille fois l'occasion de la perdre, lui qui a connu les totalitarismes du XXe siècle, ayant dû par deux fois fuir sa Pologne natale, en 1939 devant le régime nazi, en 1968 devant un régime communiste en plein délire antisémite. Professeur de philosophie et de sociologie à l'université de Leeds (Grande-Bretagne) depuis 1971, il n'a cessé d'interroger l'héritage ambigu des Lumières, reconnaissant la part de barbarie que contient notre civilisation. Plutôt qu'à l'affrontement du Bien et du Mal, il croit à une sorte de philosophie de la bonté, qui n'aurait pas renoncé à se révolter contre l'injustice et l'oppression. De façon sensible, s'intéressant autant aux mécanismes globaux de la mondialisation qu'au destin fragile de chacun, il a décrit notre modernité « liquide », sans repères ni attaches, qui fabrique des individus solitaires et apeurés. Sa pensée est encore mal connue en France, éditée malheureusement par morceaux sans logique chronologique.

*Vous avez écrit il y a vingt ans « La Décadence des intellectuels ». Avec le recul, diriez-vous que les années 80 ont effectivement été l'époque de la « décadence » des intellectuels ?*

Oui, les années 80 représentent la fin d'une époque dans l'histoire des intellectuels. Un rêve était en train de disparaître : celui, énoncé par les philosophes des Lumières, d'une société idéale, garante du bonheur humain, une société qui serait conçue par la raison humaine et qui verrait le jour grâce à la créativité et le travail des hommes. Cette idée vieille de deux cents ans a été désavouée à la fin du XXe siècle par l'échec et la dégénérescence spectaculaire du système communiste ainsi que par la perte de pouvoir des Etats-Nations auxquels les projets des intellectuels étaient précédemment adressés. Et c'est en disparaissant que ce rêve s'est fait le plus remarquer : on s'est mis alors à déplorer la fin des utopies, la fin des idéologies. Les intellectuels ont cessé d'être des « législateurs », c'est-à-dire ceux qui écrivent les feuilles de route censées mener à cette société idéale. Ils ont semblé douter qu'ils étaient capables de concevoir ce projet, mais surtout, que ce travail en valait la peine. Je me suis demandé quel rôle nouveau, pour peu qu'il y en ait un, prévoient alors d'assumer les intellectuels. A l'époque, j'ai émis l'hypothèse qu'ils allaient troquer l'ambition moderne de changer le monde contre celle de mieux l'interpréter, c'est-à-dire mieux lui donner du sens...

*Notre monde est-il plus difficile à comprendre ?*

Premièrement, nous avons de plus en plus conscience que la variété stupéfiante des modes de vie n'est pas une contrariété temporaire sur le chemin de l'unité, mais bien une réalité définitive. En d'autres termes, notre environnement social, que nous espérons autrefois rendre homogène, demeurera vraisemblablement une mosaïque de diasporas. Nous n'aurons d'autre choix que ce monde multiculturel, constitué de différences ; nous devons donc apprendre à vivre avec ces différences. C'est tout un art, qui exige une capacité au dialogue, à la traduction entre les cultures...

Deuxièmement, l'écart ne cesse de croître entre les conditions de vie (condition sociale, perspectives d'évolution, défis à relever, problèmes à résoudre) et ce qui les gouverne. L'incertitude a toujours accompagné les hommes de près... Et les a toujours effrayés. Mais, aujourd'hui, les peurs sont diffuses, éparses, mal définies, il est difficile de les pointer du doigt, de remonter à leur source... Voilà ce qui rend les peurs contemporaines si difficiles à tempérer, encore plus à juguler. Elles émanent de partout : emplois instables, compétences insuffisantes, règles du jeu sans cesse changeantes, précarité des liens entre les gens, reconnaissance sociale de plus en plus fragile, menace d'effluves toxiques ou de nourriture cancérigène, perspective d'exclusion de l'économie de marché, atteinte à la sécurité personnelle dans la rue et chez soi. Ces incertitudes se nourrissent les unes les autres et se renforcent, pour former un état d'esprit et de sentiments que seuls les termes « insécurité diffuse » sont aptes à décrire. Nous nous sentons peu sûrs de nous car nous ne savons pas de quoi découle notre angoisse, et ignorons comment réagir...

Et nos peurs sont faciles à recycler en fonds de commerce très rentable. Le besoin pressant ressenti par le peuple de « faire quelque chose » contre les causes (inconnues) de ces angoisses peut être exploité de façon à se fixer sur des sujets qui ne sont pas nécessairement responsables de l'insécurité. Un tel détournement ne procure pas de remède à l'angoisse, et ne diminue donc pas les réserves de « capital peur » disponibles. Il fait en revanche les affaires des candidats au pouvoir et des marchands de produits « liés à la sécurité ». On comprend dès lors qu'il y ait peu d'intérêt pour les gouvernements à éliminer les sources de ces incertitudes... Quant aux experts, aux « gens qui savent », nous n'avons aucun moyen de vérifier la véracité de leurs diagnostics, et n'avons d'autre choix que de les croire (comme ce fut le cas lorsque, par exemple, nos dirigeants nous ont expliqué que Saddam Hussein possédait des armes de destruction massive, ou lorsqu'on nous a expliqué que tous nos soucis disparaîtraient une fois que les réfugiés politiques et les immigrés économiques seraient renvoyés chez eux).

Aujourd'hui, je dirais plutôt que les « hommes de pouvoir » ont perdu une grande partie du pouvoir qui était le leur - ou auquel ils aspiraient - à l'âge d'or de l'Etat-Nation. Le fossé se creuse de plus en plus entre le pouvoir et la politique : alors que le pouvoir s'évapore vers le haut, dans une sphère mondiale, au-delà des frontières étatiques, la politique, elle, reste cantonnée à la sphère locale, et elle est de plus en plus dénuée de réel pouvoir sur des processus qui la dépassent. Les politiques ne mesurent plus leur succès en menant la société vers la perfection, mais en gagnant les prochaines élections. Et les intellectuels ne se tournent plus vers les hommes de pouvoir pour faire advenir leurs rêves dans la réalité...

*L'intellectuel semble avoir toujours eu du mal à se situer par rapport au « peuple », à la masse, aux cultures populaires. Pourquoi ?*

De manière explicite ou implicite, les intellectuels modernes se sont eux-mêmes définis à travers le « rapport particulier » qu'ils entretenaient avec le peuple. Les philosophes ont mis le peuple sous leur tutelle, en se donnant pour mission de l'éclairer et de l'élever au-dessus de sa condition d'ignorance et de souffrance... avec ou sans son accord. Cette volonté faisait partie intégrante de l'« élaboration de l'Etat-Nation » (faire émerger l'idée de « pays », transformer le méli-mélo d'identités locales en un corps national et citoyen), élaboration qui est aujourd'hui, au moins en Europe, globalement achevée. Et la société de citoyens s'étant transformée petit à petit en une société de consommateurs, on a fait du peuple un réservoir de clients potentiels de biens et de services spirituels et culturels proposés par les intellectuels et les artistes. Comme la demande populaire ne s'est pas révélée aussi haute et gourmande qu'on l'avait espéré, le peuple a été rebaptisé « la masse » par les créateurs et revendeurs de culture offensés.

*Et l'intellectuel ne fait jamais partie de la masse...*

En effet. D'ailleurs beaucoup d'intellectuels font sécession, passant des confins de l'Etat-Nation à un espace virtuel supranational, tandis que le peuple, toujours ancré dans son environnement, est laissé à l'abandon. S'il existe une mission à laquelle s'identifient les intellectuels, elle tend à être mondiale plutôt que locale : le « rapport particulier » avec les « gens de chez soi » - compatriotes, concitoyens... -, apparu à l'époque de la construction de la nation, a été rompu... Les intellectuels se décrivent de plus en plus comme des cosmopolites, issus de mélanges culturels. La culture légitime ne consiste plus à établir une frontière entre le haut niveau et le médiocre, entre l'élite et la masse, mais à se sentir chez soi dans toutes les formes de culture, tout en considérant qu'aucune de ces formes ne peut à elle seule constituer son chez soi...

*Comment alors interprétez-vous les tentatives (au moins en France) de redéfinition de « valeurs communes », d'une identité ou culture nationale, quelquefois appelée de leurs vœux par les intellectuels eux-mêmes ?*

Il ne s'agit pas que de la France : un peu partout dans le monde, les valeurs, autrefois précieusement conservées et contrôlées par les « communautés d'appartenance », sont désormais à la disposition de réseaux mal tissés, composés artificiellement, liés et reliés quotidiennement par des individus qui s'y attachent et s'en détachent. C'est un réflexe naturel de chercher à revenir à ce qui a disparu, dans l'espoir vain de reforge de façon volontariste les idées et valeurs qui autrefois se présentaient comme « naturelles ». Dans le cas des communautés, l'espoir est probablement plus vain encore, puisque les « valeurs communes » tiennent leur rôle social régulateur précisément du fait qu'elles ne sont pas l'objet d'un choix et donc qu'elles n'ont pas conscience de leur nature communautaire... Dès lors que l'on déclare : « comme il est agréable de partager des valeurs communes », on affirme sans s'en rendre compte la perte du caractère communautaire de la communauté.

*Vous écrivez « La promesse de la modernité reste encore à être tenue ». En quoi pourrait consister pour nous cette grande promesse une fois revenus de l'illusoire projet de la société parfaite ?*

L'idée d'une société parfaite (c'est-à-dire une société qui n'a plus besoin de réformes) était, semble-t-il, une illusion. Tout comme l'était l'idée selon laquelle il n'existerait qu'un seul facteur déterminant (comme les inégalités de classes sociales ou de races) sur lequel on pourrait agir pour se débarrasser de tous les malheurs de l'humanité. Ce qui n'était pas illusoire, en revanche, c'est la possibilité de changer le monde et les conditions de vie des hommes, de lutter contre l'insécurité, la servitude, l'injustice, la violence, la souffrance, l'humiliation, les atteintes à la dignité humaine... Mais, pour être capables de réformer et de lutter, nous avons besoin de mieux comprendre où se situent les origines de tout ce mal et quels sont ses mécanismes de production. Trouver ces origines, leur donner un nom et les exposer, ne suffirait pas, en soi, à rendre le monde plus agréable à l'homme ; mais les chances de le rendre plus agréable sans les exposer sont, pour ainsi dire, bien minces...

Propos recueillis par Catherine Portevin. Télérama n° 3029 / en 2008.

## Zygmunt Bauman

### Biographie

Zygmunt Bauman, intellectuel humaniste par excellence, né en 1925, est aujourd'hui professeur émérite de philosophie et de sociologie aux universités de Varsovie et de Leeds. Itinéraire qui témoigne de son départ forcé de Pologne en 1968 lors des persécutions antisémites et de son exil en Grande-Bretagne.

Classé parmi les plus grands sociologues contemporains, Bauman, appliqué à penser la place de l'homme dans la mondialisation, est le penseur de la modernité "liquide" triomphante, celle d'une société sécuritaire qui prospère sur les nouvelles peurs et l'incertitude perpétuelle, l'insécurité sociale et la fin des utopies. Société obsédée par le changement et la flexibilité, pratiquant le culte de l'éphémère et, partant, les idées de jetabilité, d'interchangeabilité et d'exclusion.

C'est le principe de progrès, en une autre façon, "*jadis manifestation la plus extrême de l'optimisme radical et promesse d'un bonheur durable et universellement partagé*", qui se trouve considérablement battu en brèche. Au lieu de quoi s'est installée à présent la menace d'un changement impitoyable qui, loin d'augurer la paix, n'annonce que des temps de crise et de tension. Temps caractérisés par le nouvel individualisme, l'affaiblissement des liens humains et la décadence de la solidarité. (*Éric de Bellefroid / La Libre Belgique*)

Traduit en français depuis quelques années :

*Le coût humain de la mondialisation*, Hachette, 1999

*La Vie en miettes. Expérience postmoderne et moralité*, Hachette, 2003

*L'Amour liquide, De la fragilité des liens entre les hommes*, Éditions du Rouergue, 2004

*La société assiégée*, Le Rouergue/Chambon, 2005

*La Vie liquide*, Le Rouergue/Chambon, 2006

*Vies perdues : La modernité et ses exclus*, Payot, 2006

*La Décadence des intellectuels. Des législateurs aux interprètes* Chambon, Actes Sud, 2007.

Et plus récemment :

*Le présent liquide*, Seuil, 2007

*S'acheter une vie*, Chambon, 2008.

*L'éthique a-t-elle une chance dans un monde de consommateurs ?*, Climats/Flammarion, 2009

*Identité*, L'Herne, 2010.

Un entretien récent, « grand public », sous-titré :

« A 85 ans, le grand sociologue Zygmunt Bauman n'a pas perdu l'espoir en un monde meilleur. Malgré le fragilisation des relations humaines et le sentiment d'humiliation qui parfois s'empare de nous ... »

<http://www.courrierinternational.com/article/2011/01/27/la-possibilite-du-bien-ne-meurt-jamais>

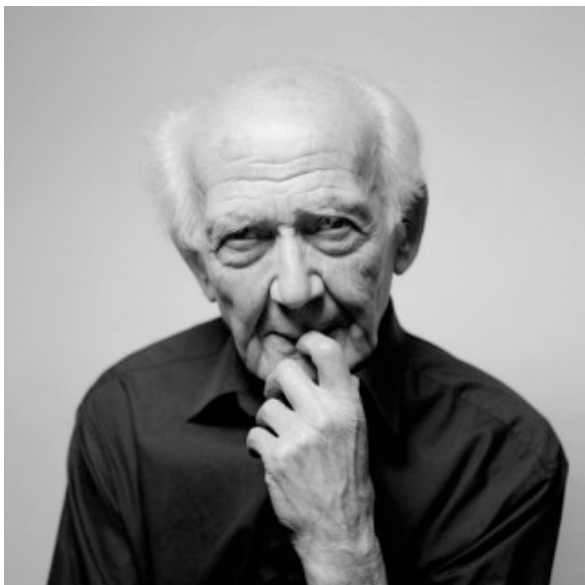


photo Olivier Roller

## Rebecca Finet

**Rébecca Finet**, après une formation au Conservatoire National de Région de Lille, entre au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris.

Depuis sa sortie du Conservatoire, elle joue sous la direction de Brigitte Jacques-Wajeman (*L'odyssée*, Georges Lavaudant (*La Mort de Danton*), Yves Beaunesne (*La Princesse Maleine*), Fabrice Glémée (*A certaines heures du jour et de la nuit*) et à l'étranger, sous la direction de Daniele Abado (*Jeanne d'Arc au bûcher*) à l'Opéra de Palerme, de Katerine Verlende (*Doute, angoisse et amour éternel*) au Théâtre Victoria de Gand et de Mathias Woo (*A Lover's Discourse*) au Hongkong Arts Festival.



En 2009, Rébecca Finet crée le tour de chant *Rébeccappella*, solo d'humour joué et chanté, représenté entre autres au Limonaire et au Théâtre Montmartre.

Depuis 2010, elle joue dans *A mon âge, je me cache encore pour fumer* de Rayhana mis en scène par Fabian Chappuis et dans *Le Globe*, de Thierry Bedard créé à Bonlieu, Scène Nationale d'Annecy et en tournée – elle intègre ainsi l'équipe de création de notoire.



Thierry Bedard travaille depuis 1989, entre autres activités, à notoire, sur un « cahier des charges », qui l'incite, à oeuvrer essentiellement sur des auteurs contemporains, et à présenter les travaux - spectacles « grand public », de recherche, spectacles d'intervention, spectacles jeune public - sous forme de cycles thématiques :

**Cycle "Pathologies verbales"** (en hommage à Littré) sur l'ordre du discours, autour de textes de Leiris, Foucault, Caillois, Kassner, Blecher, Bierce, Parain, Paulhan, Daumal. (de 89 à 92)

**Cycle "Minima Moralia"**, sur la violence sociétariaire, autour de textes de Broch, Ramuz, Gide, Le Clézio, Cipolla. (de 93 à 95)

**Cycle "Argument du menteur"**, sur la violence politique, autour de textes de Danilo Kis. Dont : *Les lions mécaniques* et *Encyclopédie des morts*. (de 96 à 99)

**Cycle "La Bibliothèque Censurée"**, en soutien et en hommage au Parlement International des Écrivains - qui au-delà d'une politique de solidarité active envers les écrivains persécutés dans le monde entier, grâce au réseau des Villes Refuges, était un lieu de questionnement sur la place de la littérature et de la fiction dans le monde. *La Bibliothèque Censurée* autour de textes de Brodsky, Tabucchi, Nadas, Manganelli, Pomerantsev ; le *Cours de narratologie à l'usage des juges et des censeurs* (2002) de Christian Salmon et *En enfer* (2003) d'après Reza Baraheni ; ainsi que de multiples formes d'intervention sur des textes de Fuentes, Koestler, Rushdie, Paz, Vargas Llosa ... (de 00 à 03)

**Cycle "Eloge de l'analphabétisme"**, en direction du public universitaire et scolaire. (de 01 à 11, en cours)

**Cycle "Regards Premiers"**, muséal, deux commandes du Ministère de l'Éducation Nationale/ Cndp, *L'homme et l'animal fantastique*, *Les arts de l'Océanie* (de 03 à 04).

**Cycle autour de l'œuvre de Reza Baraheni**, le Parlement International des Écrivains à été dissous au printemps 2003, mais notoire a poursuivi sa collaboration avec Reza Baraheni, auteur iranien, et a présenté au Festival d'Avignon 04, une deuxième version du spectacle *En enfer* et trois « leçons de poésie », *QesKes 1 / 2 / 3*, et a commandé et créé *Exilith* en janvier 06 (*Lilith*, publié chez Fayard).

**Cycle "de l'étranger(s)"**. En 2005, notoire s'est engagé dans un nouveau cycle de recherche lié aux écritures du monde. Un cycle où est énoncé l'ordre (et le désordre !) du monde : sous forme d'histoires, d'essais, de correspondances, de rencontres et d'expositions ...

*Une pièce radiophonique* d'après Etienne Balibar (2005)

*Épilogue des noyés* (2005), *Épilogue d'une trottoire* de Alain Kamal Martial (2007)

*Un Musée des Langues* (2006), spectacle jeune public présenté dans deux énormes containers à bateaux (en tournée jusqu'en 2010).

*47 de Raharimanana* (2008), *Excuses et dires liminaires de Za* (2008), *Les cauchemars du Gecko* (2009), *Des ruines ...* (2010) (en tournée jusqu'en 2012)

*Le Globe* (2010), spectacle jeune public (en tournée jusqu'en 2012).

#### **notoire travaille actuellement un nouveau cycle de recherche intitulé notoire † la menace**

*La Planète* (2010) spectacle d'intervention en direction du jeune public.

*Blow up !* (2011) performance musicale

*Les guêpes du Panamá* de Zigmunt Bauman (2012) / dans le cadre des Exercices et menaces

En préparation :

*Slums !* d'après Mike Davis (2013) spectacle en direction du public adolescent.

*Planet of Slums* d'après Mike Davis

*La culture du déchet* de Zigmunt Bauman / dans le cadre des Exercices et menaces

Thierry Bedard – notoire est artiste associé à Bonlieu Scène nationale d'Annecy dans le cadre du centre d'art et de création.

notoire  la menace  
Les guêpes du Panamá  
contacts

notoire

**Thierry Bedard**  
06 08 03 51 29

[notoire@orange.fr](mailto:notoire@orange.fr)

**Nathalie Szlamowicz**  
06 61 52 92 98

[productionsnotoire.ns@gmail.com](mailto:productionsnotoire.ns@gmail.com)

[www.notoire.fr](http://www.notoire.fr)